

# une femme

---

de **Philippe Minyana**

mise en scène **Marcial Di Fonzo Bo**

La Colline – théâtre national

13  
14

Rencontre avec l'équipe artistique  
mardi 1<sup>er</sup> avril à l'issue de la représentation

# Une femme

de **Philippe Minyana**

mise en scène **Marcial Di Fonzo Bo**

scénographie et lumières **Yves Bernard**

musique **Étienne Bonhomme**

costumes **Anne Schotte**

perruques et maquillage **Cécile Kretschmar**

assistant à la mise en scène **Maxime Contrepois**

avec

**Marc Bertin** le Mari, Solweig

**Raoul Fernandez** Madame Paul, la Vieille Femme

**Catherine Hiegel** la Femme

**Helena Noguerra** Sylvana, la Fille

**Laurent Poitrenaux** le Père, le Fils, le Vieil Homme

production **La Colline – théâtre national,**

**Théâtre des 13 vents – CDN Languedoc-Roussillon**

production déléguée **EPOC Productions**

avec l'aide à la création de textes dramatiques du Centre national du Théâtre

Le texte de la pièce a paru chez L'Arche Éditeur.

régie **Malika Ouadah** régie lumière **Diane Guérin, Stéphane Touche**

régie son **Florent Dalmas** électricien **Pascal Levesque** machiniste **Yann Leguern**

accessoiriste **Claire Tavernier** habilleuse **Sophie Seynaeve**

du 20 mars au 5 avril 2014

Petit Théâtre

et

du 9 avril au 17 avril 2014

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

création à La Colline

Remerciements à Julien Nesme et Benoît Simon (vidéo),  
Jean Viaud (perruques et maquillages), Judith Scotto le Massèse,  
Alice Leclerg, Robert Cantarella, Florence Giorgetti, Édith Scob,  
Jean-Paul Dias, Marion Uguen, Flore Labrot

**durée du spectacle: 1h30**

#### **tournée**

La Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique national  
du 23 au 25 avril 2014

Les Treize Arches, Scène conventionnée de Brive  
le 6 mai 2014

Théâtre des 13 vents – CDN Languedoc-Roussillon  
du 13 au 15 mai 2014

TNP-Villeurbanne  
du 13 au 30 janvier 2015

Tandem: Théâtre d'Arras / Hippodrome de Douai  
du 18 au 20 février 2015

La Comédie de Genève  
du 3 au 7 mars 2015

La Comédie de Béthune, Centre dramatique national  
17 et 18 mars 2015

production, diffusion, administration  
EPOC productions – Emmanuelle Ossena, Charlotte Pesle Beal  
[www.epoc-productions.net](http://www.epoc-productions.net)

## **Une femme par l'auteur**

À l'extérieur, sur les rives du fleuve, on fait la fête. Et les joggeurs s'interpellent joyeusement.

À l'intérieur, on a la fièvre, on crache du sang, on pleure, on transpire abondamment, on est malade. Cependant, les souvenirs nous hantent. Dans le petit bois, il y a longtemps, on a retrouvé une amie de longue date, on s'est fait des confidences. Mais des intrus sont venus, ont gâché le bel après-midi. Qui étaient ces vieux qui confondaient tout, qui perdaient la tête? Des fantômes? Les souvenirs aussi peuvent nous gâcher la vie. Et puis le Temps, qui est infatigable, fait son travail. On est vaincus par le Temps.

Cette Femme, Élisabeth, qui va de chambre en chambre, au chevet des siens n'est-elle pas l'allégorie du chagrin? Cette Femme, c'est l'humanité toute entière. Cette Femme nous ressemble. Mais quelqu'un veille sur cette Femme, la protège et l'aime. Et quand Élisabeth semble au bout du rouleau, la "veilleuse" vient, la console, lui offre un livre qui "donne envie de vivre". Et, en effet, la Femme se lève, va vers la forêt, s'enfonce dans la forêt profonde. Elle disparaît dans l'extase de cette force-là. Elle l'a fait. Elle l'a décidé. "Temps je t'ai eu", dit-elle.

*Une femme*, c'est une épopée intime, un conte cruel, "un grotesque" à la Ensor. Les créatures grimacent, pleurent et font une pirouette.

Le Théâtre sera toujours le lieu de la Tragédie, du Drame, du sublime et du grotesque. Par le prisme des personnages, on veut représenter le Monde, sa folie, sa beauté. La littérature théâtrale ne doit-elle pas nous enseigner, nous révéler, nous rendre attentifs, nous rendre témoins?

Philippe Minyana

## Les hommes et les femmes expient encore et toujours l'inouï forfait d'être en vie.

Philippe Minyana

### Une femme par le metteur en scène

*Une femme* est une nouvelle collaboration avec Minyana.

Un parcours commencé avec *Le Couloir*, que j'ai joué sous sa direction et celle de Frédéric Maragnani à Théâtre Ouvert en 2004. Puis *La Petite dans la forêt profonde* – une adaptation des *Métamorphoses* d'Ovide – que j'ai mise en scène en 2008 pour la Comédie-Française et le Théâtre de Gennevilliers. Ma première rencontre avec Catherine Hiegel.

Depuis, Philippe a écrit ce nouveau texte pour nous, pour sa petite communauté, comme il dit. Cette Femme ressemble à Catherine. Ensemble, nous avons collaboré aux différentes étapes de l'écriture du projet et inversement, Philippe a été présent au cours des répétitions.

L'œuvre de Minyana interroge constamment le théâtre, ce que l'on peut faire d'une écriture de théâtre pour la rendre mobile, pour l'écarter de tout réalisme. "J'ai besoin, pour travailler, d'ouvrir les portes de ce que l'on appelle une pièce de théâtre", dit-il. Ce qui offre aux acteurs et aux créateurs qui les entourent un grand espace de liberté, un bol d'air frais. Et pourtant ses personnages sont des figures aussi vieilles que le monde lui-même: le père, le mari, le fils, la fille, les fous du village. On a déjà entendu ce genre de choses, se dit-on, en les écoutant. Car le projet est bien de raconter ce que nous sommes, nous, les êtres humains. C'est un théâtre de l'existence. Une chose archaïque et primitive, qui n'est pas datée, à portée universelle.

*Une femme* est une épopée intime: la femme avance de chambre en chambre à l'intérieur. Elle est au chevet de ses hommes,

revoit ses enfants, son amie. À l'extérieur, un étrange climat de fin du monde, des boules de feu traversent le fleuve, une fête s'organise de l'autre côté de la rive.

Puis elle finit par arriver dans une étrange forêt où les souvenirs l'assaillent comme des fantômes. Le temps se disloque, présent et passé se confondent. Et soudain elle disparaît. Car la forêt est vivante, elle est active, merveilleuse, et elle finit par happer la femme. Le funèbre et le grotesque sont deux thèmes intrinsèques dans cette pièce. Et il est question de deuil irrémédiablement. Mais pourtant ce n'est pas triste. Il y a une distance prise avec le réel. Et comme dans la vie, les personnages sont à la fois horribles et magnifiques. La langue n'est ni quotidienne, ni réaliste mais plutôt sophistiquée. Quelque part entre Dante et Maeterlinck, ou encore Beckett. C'est une langue singulière, parfois versifiée qui contient le bruit que fait le monde, le bruit que font les mots. Mis en musique par Étienne Bonhomme, certains passages devraient être chantés. Helena Noguerra, Laurent Poitrenaux, Marc Bertin, Raoul Fernandez seront aux côtés de Catherine Hiegel pour nous entraîner dans cet univers poétique, doux et décalé.

Marcial Di Fonzo Bo

## Entretien avec Philippe Minyana

**Maxime Contrepois :** Une image fondamentale préside à l'écriture d'*Une femme*, celle de l'alitement, à la fois empreinte de souvenirs intimes de l'auteur et allégorie universelle de nos civilisations.

**Philippe Minyana :** Toute la pièce est présidée par cette image qui me hante depuis longtemps et que j'ai déjà utilisée dans *La Maison des morts* – pièce que j'avais aussi écrite pour Catherine Hiegel : quelqu'un est dans un lit, dans une chambre avec des fenêtres, alors qu'une autre personne est à son chevet, assise sur une chaise. Cette image prend racine dans ma biographie. J'avais une mère malade de la thyroïde : c'est comme si pendant mon enfance et mon adolescence, j'avais toujours été à son chevet. À l'âge de 16 ans, je fais une rencontre décisive avec la peinture flamande du Moyen Âge, j'y découvre mon image inaugurale : une figure couchée dans une chambre avec une sortie, une arche ou une fenêtre, et quelqu'un au chevet de la personne qui est au lit. Ensuite j'ai découvert les œuvres d'autres plasticiens – Ilia Kabakov, Christian Boltanski, Bill Viola – travaillant à partir de la même image, je pense notamment au triptyque de Bill Viola, *Going Forth By Day*, qui évoque des retables du xv<sup>e</sup> siècle : un homme mourant est au lit, ses enfants à son chevet. La famille du mourant quitte la chambre, vide la maison, embarque dans un bateau et part vers un ailleurs, effectuant ainsi une métamorphose. Il s'agit d'un thème universel, archaïque, entraînant d'autres thématiques qui me sont chères, celles de l'inquiétude, du chagrin.

**M. C. :** La chambre : un endroit polysémique.

**P. M. :** Radiographier nos chambres à partir de l'image de l'alitement, cela revient à extraire la moelle de l'existence. La chambre est un endroit polysémique, où se passent beaucoup de choses : la naissance, le sexe, la maladie, la mort, le repos. C'est aussi le lieu de l'intimité. En fait, la chambre est, tout simplement, un lieu d'observation. Si je veux connaître l'âme de mes figures, je me rends dans leur chambre. La chambre est un endroit de rassemblement, un révélateur de l'Homme et de ses émotions.

**M. C. :** *Une femme* travaille la question de la chute, de la fin de cycle, de la finitude.

**P. M. :** L'imagerie de la personne qui gît et de son accompagnateur, est une allégorie de la vie et de la mort, avec l'idée de la chute et de l'état de crise que suggère le fait de s'aliter. *Une femme* est une allégorie de fin de cycle, qui raconte un maillage familial en ruine : c'est une pièce sur la finitude, une fable sur un monde malade. Mais la maladie et la chute font partie de la banalité : vivre, c'est aussi mourir. Dans *Une femme*, on saisit par effraction les dernières palpitations du vivant avant la mort.

**M. C. :** Le laboratoire des formes de Philippe Minyana : la musicalité de l'écriture.

**P. M. :** Je suis toujours préoccupé par la façon dont je vais faire parler mes personnages. Dans *Une femme*, les didascalies sont comme les indications d'une partition musicale. Comment le son s'inscrit-il dans la partition ? *Allegretto, allegro, forte* ? Quand j'écris, je me préoccupe de retrouver "la fluidité du fleuve qui coule". Je ne peux pas dissocier le sens du son, c'est le son qui doit faire sens ; comme dans un mouvement musical, je procède par entassement de souffles, chaque note contribue à enrichir la précédente et la suivante.

**M. C. :** L'importance des intérieurs, dialectique intérieur / extérieur et appel de la nature.

**P. M. :** Il y a des motifs récurrents dans mes textes : les saisons, la maison, la chambre, le jardin, l'intérieur et l'extérieur, les volets qu'on ouvre ou qu'on ferme. J'ai une espèce d'obligation qui me fait écrire, c'est de pouvoir évoquer la nature. Je ne suis pas un écrivain "urbain", je parle rarement des villes et revendique mon attachement à la nature. Il y a toujours un contexte rural, voir campagnard qui m'alerte. Dans *Une femme*, en l'occurrence, c'est le fleuve, le bois – il y a dans mes pièces de plus en plus de petits bois ou de forêts. Pourquoi ? Je crois que cela vient de mon enfance, une enfance semi-rurale dans un gros village. Vivant à Paris j'ai besoin de convoquer mes images réconfortantes, qui fédèrent mes énergies. Dans mon esprit, la nature est une image réconfortante, mais, dans *Une femme*, elle acquiert un statut plus ambigu. Qu'est-ce que c'est que cette fête païenne ? Qu'est-ce que ces boules de feu, ces applaudissements, ces coups de fusil, ces cris, ces appels ? Et cette forêt qui finalement engloutit Élisabeth... La nature semble dérégulée, comme les personnages. À ce propos, je me suis inspiré d'une autre image inaugurale : la séquence d'ouverture de *Holy Motors* de Leos Carax. On y voit dans son lit un homme en pyjama qui ouvre un mur-forêt, et c'est après avoir ouvert ce mur-forêt, qu'il voit un monde. Il peut alors entamer une série de métamorphoses, passer par tous les états, les archétypes humains. Je savais qu'à la fin Élisabeth, la femme, entrerait dans la forêt. Elle s'engouffrerait dans la forêt avec un grand soupir, une sorte d'orgasme. On peut donner à cette disparition les significations que l'on veut. En même temps, elle représente dans mon imaginaire une sorte de métamorphose possible de l'être humain.

Propos recueillis par Maxime Contrepois le 17 août 2013

*Le Père, voix calme.*

- Un jour que je cueillais des groseilles à maquereau  
*Il ne sait plus ce qu'il voulait dire.*

- Un jour que je cueillais des groseilles à maquereau

## L'écriture

Sur ma table, il y a toujours les cahiers de Cioran, les carnets de Handke. Leurs phrases, simples et sonores, viendront alimenter le texte en cours. Handke et Cioran m'ont toujours accompagné. "Leurs sur-visions", leurs regards "à côté", leur don de voyance, me donnent l'élan nécessaire pour "composer". Toujours la littérature, m'a tenue en vie.

J'écris, j'ouvre au hasard ces livres. Un mot, un adjectif peuvent devenir matière.

Et il y en a d'autres. *Les Années* de Virginia Woolf, *Le Journal* de Katherine Mansfield ; tout Carver, les petits récits de Robert Walser, les sagas de Wasmo.

Je trouve là, fluidité, netteté, orchestration.

Dans les années 80 j'étais comédien et j'ai joué du Vinaver. Il y a eu révélation. J'ai senti, saisi, ce qui faisait la force de la langue de théâtre. Une architecture, un tressage. Une réplique, c'est "comme un petit bâtiment", et qui tient bien, qui est solide. "Monsieur Albert qui est mort il y a huit ans le papa de monsieur Pierre monsieur Pierre on ne le voit jamais au contraire de monsieur Albert monsieur Albert c'était rare qu'il ne s'arrête pas chez nous une ou deux fois dans la semaine [...]."

Cette musique-là cet humour-là jamais je ne les ai oubliés.

Il y a une autre pièce qui m'habite, c'est *Grand et Petit* de Botho Strauss. Intime et universel ; un drame à stations ; une épopée ; un théâtre de figures ; un théâtre d'aujourd'hui,

où le quotidien devient extravagant mais cependant réel et tangible.

À propos d'*Une femme*, en cours d'exécution, sur la table, j'ai réduit le nombre de livres, me disant, par jeu, il y en aura plus qu'un. Et ce fut *La Dernière Bande* de Beckett. Et plus particulièrement l'expression "groseilles à maquereau". Elle a chanté si fort en moi qu'elle m'a donné une joie, une excitation inouïes.

Et à partir de cette expression banale, toute une scène s'est écrite, et je dirais une bonne partie de la pièce. Des visions d'extérieur, de clarté, sont entrées en moi. Une fureur d'écriture a fait que le stylo roller allait plus vite que ma pensée. La pièce s'écrivait, se révélait, presque, je dirais, au-delà de moi. État de béatitude donc.

Sans cesse, les livres, désignent le lieu même de mon existence, la quête d'une révélation, dans une dévoration consentie.

**Philippe Minyana**

janvier 2014



Catherine Hiegel, Helena Noguerra



Helena Noguerra

Catherine Hiegel, Raoul Fernandez





Catherine Hiegel, Marc Bertin



Catherine Hiegel, Laurent Poirineaux



Catherine Hiegel



Laurent Poirineaux



Catherine Hiegel

Raoul Fernandez



Catherine Hiegel

## À ma fenêtre le matin

1

Le plus grand des récits ne consiste pas à décrire des actions, des réflexions, des reflets, mais à reproduire une succession de choses ; évoquer par l'écriture cette succession aussi inouïe que lumineuse ; percevoir les choses dans un contexte unique, fixé une fois pour toutes par l'évocation.

2

Chaque expérience me donne un muscle ; et c'est de la multiplication de ces muscles délicats et inapparents que naît le récit.

3

Le secret du genre épique, de la poésie, peut-être de l'art en général, est selon moi la succession des personnages : la perception, la contemplation, la dénomination tranquille des personnages qui se succèdent. Mais où est-ce possible sinon dans le jardin, dans la guerre... ? L'abeille sur la lavande, et sur la fleur d'à côté le papillon blanc, et...

4

Et j'aurais donc dû répondre à l'homme qui m'a demandé hier si mes livres étaient vécus ou inventés : l'action est inventée, et les pensées et les sentiments sont découverts.

**Peter Handke**

*Carnets du rocher 1982-1987*, Éditions Verdier, 2006, p. 208, 194, 342, 343

## La chambre (1)

Mon corps c'est le lieu sans recours auquel je suis condamné. Je pense, après tout, que c'est contre lui et comme pour l'effacer qu'on fait naître toutes ces utopies. L'utopie c'est un lieu hors de tous les lieux, mais c'est un lieu où j'aurai un corps *sans corps*, un corps qui sera beau, limpide, transparent, lumineux, véloce, infini dans sa durée. [...] Peut-être la plus obstinée, la plus puissante de ces utopies par lesquelles nous effaçons la triste topologie du corps, c'est le grand mythe de l'âme qui nous la fournit depuis le fond de l'histoire occidentale. L'âme fonctionne dans mon corps d'une façon bien merveilleuse. Elle y loge, bien sûr, mais elle sait bien s'en échapper : elle s'en échappe pour voir les choses, à travers les fenêtres de mes yeux, elle s'en échappe pour rêver quand je dors, pour survivre quand je meurs.

Et voilà ! Mon corps a disparu. L'âme, le tombeau, les génies et les fées ont soufflé sur sa lourdeur et me l'ont restitué éblouissant et perpétuel. Mais mon corps, à vrai dire, ne se laisse pas réduire si facilement. Il a, après tout, lui-même, ses ressources propres de fantastique ; il en possède, lui aussi, des lieux sans lieu et des lieux plus profond, plus obstinés encore que l'âme, que le tombeau, que l'enchantement des magiciens. Il a ses caves et ses greniers, il a ses séjours obscurs, il a ses plages lumineuses. Ma tête, par exemple, ma tête : quelle étrange caverne ouverte sur le monde extérieur par deux fenêtres, deux ouvertures, j'en suis bien sûr, puisque je les vois dans le miroir ; et puis, je peux fermer l'une ou l'autre séparément. Et dans cette tête, comment est-ce que les choses se passent ? Eh bien, les choses viennent se loger en elle. Elles y entrent.

**Michel Foucault**

*Le Corps utopique*, Éditions Lignes, 2009, p. 12-13

La vie c'est comme une forêt où, toujours, on découvre des poteaux indicateurs et des repères, jusqu'au moment où on n'en rencontre plus. Et la forêt est infinie et la faim ne cesse qu'avec la mort. Et toujours on avance dans des couloirs d'où l'on ne peut jeter un regard à l'extérieur. Même l'univers est trop étroit en certains cas. Mais je refuse d'indiquer à qui les ignore les chemins qui mènent au point où j'en suis à présent. Je travaille avec mes conceptions durement arrachées au chaos, par moi seul.

## Labyrinthe...

Le passé : enfance, jeunesse, la souffrance morte depuis longtemps, pas vraiment morte, un bout de printemps, un bout d'hiver, un bout d'été – de quel été ? Ce qu'on avait aimé le plus. Des chemins empierrés, des routes se croisent, des tombes de parents et de ceux qu'on a aimés, des hommes portant un cercueil de femme obscurcissent l'ensemble et les camions qui chargent les fûts, les ouvriers de brasserie, de fromagerie, une branche cassée devant la maison paternelle : une angoisse à vous faire jeter à l'eau. La chute en chaîne des hasards vient abîmer ce qui était encore pur : inépuisablement. Tout sur terre n'est que la somme de ce que l'on est soi-même. Facile, le moyen de maintenir la cohésion d'un être aussi extraordinaire que l'homme, pour qu'il puisse exploiter toutes ses capacités. Le souvenir est l'objet d'un choix. Sinon il tuerait tout, détruirait même ce qu'il y a en nous de plus solide.

**Thomas Bernhard**

*Gel*, trad. Boris Simon et Josée Turk-Meyer, Gallimard, coll. "Nrf", 1967, p. 44 et 77

## ...du temps

Je m'arrêtais à la phrase : *Je laisse aux nombreux avenir (non à tous) mon jardin aux sentiers qui bifurquent*. Je compris presque sur-le-champ ; *le jardin aux sentiers qui bifurquent* était le roman chaotique ; la phrase *nombreux avenir* me suggéra l'image de la bifurcation dans le temps. Dans son ouvrage, Ts'ui Pên crée ainsi divers avenir, divers temps qui prolifèrent aussi et bifurquent. Tous les dénouements se produisent ; chacun est le point de départ d'autres bifurcations.

– Précisément, dit Albert [...]. À la différence de Newton et de Schopenhauer, votre ancêtre Ts'ui Pên ne croyait pas à un temps uniforme, absolu. Il croyait à des séries infinies de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents et parallèles. Cette trame de temps qui s'approchent, bifurquent, se coupent ou s'ignorent pendant des siècles, embrasse toutes les possibilités. [...] Dans celui-ci, que m'accorde un hasard favorable, vous êtes arrivé chez moi ; dans un autre, en traversant le jardin, vous m'avez trouvé mort ; dans un autre, je dis ces mêmes paroles, mais je suis une erreur, un fantôme.

– Dans tous, articulai-je non sans un frisson, je vénère votre reconstitution du jardin de Ts'ui Pên.

– Pas dans tous, murmura-t-il avec un sourire. Le temps bifurque perpétuellement vers d'innombrables futurs. Dans l'un d'eux, je suis votre ennemi.

Je sentis de nouveau cette pullulation dont j'ai parlé. Il me sembla que le jardin humide qui entourait la maison était saturé à l'infini de personnages invisibles. Ces personnages étaient Albert et moi, secrets, affairés et multiformes dans d'autres dimensions du temps. Je levais les yeux et le léger cauchemar se dissipa. Dans le jardin jaune et noir il y avait un seul homme.

Jorge Luis Borges *Fictions*, trad. P. Verdevoye, coll. "Folio", 2012, p. 103

Le jardin est un lieu d'utopie. L'activité romanesque est une activité jardinière.

## Lieux utopiques

Il est bien probable que chaque groupe humain, quel qu'il soit, découpe, dans l'espace qu'il occupe, où il vit réellement, où il travaille, des lieux utopiques.

Voici ce que je veux dire. On ne vit pas dans un espace neutre et blanc ; on ne vit pas, on ne meurt pas, on n'aime pas dans le rectangle d'une feuille de papier. On vit, on meurt, on aime dans un espace quadrillé, découpé, bariolé, avec des zones claires et sombres, des différences de niveaux, des marches d'escalier, des creux, des bosses, des régions dures et d'autres friables, pénétrables, poreuses. Parmi tous ces lieux qui se distinguent les uns des autres, il en a qui sont absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier. Ce sont en quelque sorte des contre-espaces. Ces contre-espaces, ces utopies localisées, les enfants les connaissent parfaitement. Bien sûr, c'est le fond du jardin, bien sûr, c'est le grenier, ou mieux encore la tente d'Indiens dressée au milieu du grenier, ou encore, le grand lit des parents. [...] La société adulte a organisé elle-même ses propres contre-espaces, ces lieux réels hors de tous les lieux. Par exemple, il y a les jardins, les cimetières, il y a les asiles, il y a les maisons closes, il y a les prisons, il y a les villages du Club Méditerranée, et bien d'autres. Il faudrait sans doute y joindre les maisons de retraite. Eh bien ! Je rêve d'une science – je dis bien une science – qui aurait pour objet ces espaces différents, ces autres lieux, ces contestations mythiques et réelles de l'espace où nous vivons.

Michel Foucault *Les Hétérotopies*, Éditions Lignes, 2009, p. 24-25

## La chambre (2)

Je vis les hirondelles voler dans le soir d'été. Je me dis  
– pensant avec déchirement à mam. – quelle barbarie de ne pas  
croire aux âmes – à l'immortalité des âmes ! quelle imbécile  
vérité que le matérialisme !

---

Dernier jour à M.

Matin. Soleil, un oiseau, au chant particulier, littéraire, bruits  
de campagne (un moteur), solitude, paix, aucune agression.

---

La "Nature"

Sans être d'origine campagnarde, comment elle aimait la  
"Nature", c'est-à-dire le Naturel – sans aucun des gestes de  
l'Anti-Pollution, ce n'était pas de sa génération. Elle se  
sentait bien dans les jardins un peu fouillis, etc.

---

L'endroit de la chambre où elle a été malade, où elle est  
morte et où j'habite maintenant, le mur contre lequel la tête  
de son lit s'appuyait j'y ai mis une icône – non par foi – et  
j'y mets toujours des fleurs sur une table. J'en viens à ne plus  
vouloir voyager pour que je puisse être là, pour que les  
fleurs n'y soient jamais fanées.

**Roland Barthes**

*Journal de deuil*, Seuil/Imec, Points, coll. "Essais", 2009, p. 171, 178, 204, 260

Pour supporter l'idée de la mort, il faut avoir toujours présente  
à l'esprit cette chose si simple et si difficile à accepter, à  
savoir que nous sommes constitués d'éléments, soudés ensemble  
pour un moment, et qui n'attendent que de se séparer.  
L'idée du "moi" comme réalité substantielle, telle que nous l'a  
enseignée le christianisme, est la grande pourvoyeuse de  
nos terreurs. Comment en effet accepter que *cela* cesse qui  
avait l'air de tenir si bien ensemble ?

## Notes

23 octobre

Angoisse intense. Depuis tant de temps que je m'emploie à  
combattre ma peur de mourir, j'aurais dû en triompher. Mais non !  
Elle est trop vieille, elle me saisit de temps en temps, avec  
une violence redoublée. Humiliation sans nom. Ce qui m'a calmé  
aujourd'hui, c'est de penser au nombre incalculable de morts  
depuis que la "vie" a fait son apparition. Ces vivants, hommes  
ou non, ils sont tous morts, pour ainsi dire, sans difficulté.  
Parmi eux, certains durent souffrir de cette peur bien plus que  
moi ; et pourtant ils sont passés de l'autre côté sans trop  
d'embarras. À vrai dire, ce n'est pas la mort, c'est la maladie  
que je redoute, l'immense humiliation qui s'attache au fait  
de traîner dans les parages de la mort. Je ne suis pas assez  
modeste pour savoir souffrir. Toute épreuve m'apparaît  
comme une insulte, comme une provocation du destin. Tant qu'on  
ne sait pas souffrir, on ne sait rien.

**Cioran**

*Cahiers (1957-1972)*, trad. Olivier Le Lay, Gallimard, coll. "Nrf", 1997, p. 299 et 308

## Dans le Bois

*Éclairs dans le ciel.  
Le Fils chante.*

– TOUJOURS ÉTÉ L'ENFANT DU CHAGRIN AMI DE LA DOULEUR DANS LE PETIT BOIS QUAND LE VENT SOUFFLE FORT JE MARCHÉ CONTRE LUI ET JE CRIE TOUJOURS GÉMISANT ET TOMBANT ET JE PLIE OH JE RESPIRE AVEC PEINE ET JE VAIS À TRAVERS CETTE PLAINE ET J'AI LAISSÉ TOMBER MON ÂME SUR LE CHEMIN ET COMME J'ÉTAIS SANS ÂME J'ÉTAIS PERDU MAIS UNE VOIX M'A DIT ENTRE ET VIENS TE CHAUFFER ET ELLE M'A DIT ENCORE EH VIENS PRÈS DE MOI ET JE L'AI VUE LA CRÉATURE ELLE ÉTAIT TRÈS FÉMININE ELLE M'A FAIT SIGNE ME DISANT EH VAS-Y CHAQUE PARTICULE DE MON CORPS FRÉMISAIT JE LA VOYAIS LA CHIMÈRE EST-CE UNE FEMME ? EST-CE UNE CHIMÈRE ? ELLE A DIT SANS BLAGUE JE M'INQUIÈTE POUR TOI ELLE A DIT ENCORE EH VAS-Y SA VOIX ÉTAIT INCANDESCENTE ÉTAIT-CE SA VOIX ? ET LE TEMPS A STOPPÉ SA COURSE ET LE PETIT CORPS EST APPARU QUELLE FORME ÉLÉGANTE EST-CE UNE FEMME ? EST-CE UNE CHIMÈRE ? ELLE A DIT EH APPROCHE-TOI J'AI FAIT TROIS QUATRE PAS LA LUMIÈRE ÉTAIT AVEUGLANTE ET ELLE A DIT REGARDE ATTENDS QUI ES-TU ? ELLE AVAIT DISPARU JE CROIS BIEN QUE J'AI CRIÉ ET LE VENT A SOUFLÉ C'ÉTAIT DÉJÀ LA NUIT LES LUEURS VACILLAIENT ET ALORS JE VIS CE QU'ELLE VOULAIT QUE JE VOIE LA LONGUE ROUTE DE LA VIE LA VOILÀ LA LONGUE ROUTE DE LA VIE C'EST CE QUE JE ME SUIS DIT C'EST CE QUE JE ME SUIS DIT

**Philippe Minyana**

*Une femme, L'Arche Éditeur, coll. "Scène Ouverte", 2014, p. 73*

## Philippe Minyana

A écrit plus de 35 pièces. Joué en France, Allemagne, Angleterre, Inde, Argentine, Brésil, Québec... dans divers lieux de créations : Comédie de Metz, Théâtre Ouvert, Festival d'Avignon, Théâtre du Lucernaire, l'Athénée, Bastille, Paris-Villette, La Colline, Nanterre-Amandiers, Vieux Colombier, Comédie-Française... mis en scène par : V. Théophilides, J.-C. Grinevald, C. Schiaretti, S. Loïk, J.-G. Nordmann, M. Didym, H. Vincent, A. Françon, H.-P. Cloos, J.-V. Brisa, P. Sireuil, E. Scob, C. Wittig, P. Laneyrie, S. Duprez, P. Vincent, G. Guillot, Y. Borrini, P. Spengler, G. David, C. Hiegel, G. Abela, L. Javalloyes, P. Maillet, M. Espina, G. Willert, J. Pataki, I. Kountis, J. Kraemer, G. Bouillon, M. Bellini, E. Pommeret, D. Veronese, F. Villemur et F. Laird, F. Maragnani, M. Steen, M. Abreu, E. Ferrand, E. Vallejo et B. Soulier et R. Cantarella. L. Attoun sur France Culture a fait entendre nombre de ses textes. Des enregistrements vidéos ont également été réalisés : *Chambres* par B. Sobel, *Madame Scottto* par C. Mouriéras, *Inventaires* et *André* par J. Renard, *Anne-Marie* par J. Descamps. G. Aperghis, P. Mion et M. Favre ont mis en musique *Jojo*, *Léone* et *André*. 2008, M. Di Fonzo Bo crée *La Petite dans la forêt profonde*, adaptation d'Ovide. Il a reçu le Prix SACD pour *Inventaires*, le Prix de la critique musicale pour *Jojo* et le prix théâtre de l'Académie française en 2010.

## Marcial Di Fonzo Bo

Né à Buenos Aires, vit à Paris depuis 1987. Membre du Théâtre des Lucioles depuis sa création en 1994, il met en scène : Copi, L. Kaplan, R. Garcia, L. Norén, A. Tantanian, R. W. Fassbinder, P. P. Pasolini, J. Genet, R. Schimmelpfenning, F. Zeller. Comme comédien, il est dirigé au théâtre par, C. Régy, M. Langhoff, R. Garcia, O. Py, J.-B. Sastre, L. Bondy, C. Honoré... Au cinéma, il tourne avec C. Mouriéras, E. Deleuze, S. Guisti, F. Favrat et B. Roüan, W. Allen, Maïwenn, E. Deleuze... Il a mis en scène l'opéra *La Grotta di Trofonio* de Salieri et *Surrugates Cities* de H. Goebbels. Crée avec Élise Vigier et la Cie des Lucioles, les pièces de R. Spregelburd *La Estupidez* (2008), *La Paranoïa* (2009), *La Panique* (2009), *L'Entêtement* (2011). En 2010, il co-écrit avec Claire Diterzi *Rosa la Rouge*, et part à Moscou pour mettre en scène *La Tour de la défense* au Théâtre d'Art. 2012, met en scène *Lucide* de R. Spregelburd au Théâtre Marigny et en réalise un film. 2012, met en scène *Così fan tutte* à l'Opéra de Dijon. Il prépare actuellement la mise en scène de *Dans la République du bonheur*, inédit de M. Crimp, qui sera créé en juin 2014 aux Subsistances à Lyon et au Théâtre national de Chaillot. Il vient de réaliser son premier film *Démons*, d'après la pièce de Lars Norén.

## LA CULTURE DÉBORDE, TÉLÉRAMA AUSSI

*Le monde bouge.  
Pour vous,  
Télérama explose  
chaque semaine,  
de curiosités et  
d'envies nouvelles.*



# L'AVENIR EST ENTRE VOS MAINS.



## Les partenaires du spectacle



un événement  
**Télérama**



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Valentine Jecic, Florence Thomas**

Photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Comelli, Villejust, France**

Licence n° 1-1067344, 2-1066617, 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20<sup>e</sup>

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall  
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.



la colline  
théâtre national

01 44 62 52 52

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)